

« C'est vraiment magique, éclairé qu'il était par quatre-vingt-dix mille bécés de gaz. L'orchestre, contrairement à ce que je croyais, ne se contente point de jouer l'amusante musique d'Offenbach, de Lecocq, d'Hervé, de Coëdès ou de Fahrbach. Il a exécuté hier l'ouverture d'Azza, de Verdi, avec une maestria à laquelle je suis heureux de rendre hommage. »

Dans quelques jours — et je ne manquerai pas d'y assister — Mabilly présentera à ses visiteurs une excellente innovation. Cent chanteurs, — pour le moins, — habilement groupés autour de l'orchestre qui les accompagnera, chanteront en chœur des airs de danse. Ce genre est très estimé en Autriche, où, depuis de longues années, il obtient un énorme succès.

Ce succès, je lui prédis qu'il le retrouvera à Paris; où l'on aime au-dessus de tout l'originalité.

Je parierais cent contre un que les chanteurs de Mabilly débiteront par l'air presque national du *Beau Nicolas*.

Ah! ah! ah!

Mais, la poésie de cette chanson étant un peu trop connue, il serait, je crois, nécessaire de la modifier un peu.

Que penserait son auteur de cette substitution :

A. Cherbourg il ira
Ah! ah! ah!
Et seul il parlera
Ah! ah! ah!
Il est maître et fera
Ah! ah! ah!
Tout ce qui lui plaira
Ah! ah! ah!

Je ne trouve pas utile d'ajouter que, si ce refrain fait son chemin, je ne réclamerai aucun droit d'auteur.

TOUT-PARIS.

LE GAULOIS A MUNICH

Munich, 19 juillet.

C'est un fait remarquable que la fréquence qui va redoublant et se généralisant des excursions de musiciens français en Allemagne. Il me souvient du temps où, seul dans la presse parisienne, le *Gaulois* tenait à honneur d'être représenté à ces fêtes dramatiques dont les grands ouvrages de Wagner faisaient les frais, et d'où la révolution lyrique allait sortir. Aujourd'hui, cette révolution s'accomplit. Le théâtre musical aspire à se renouveler; le public, que les œuvres nouvelles effarouchent encore, ne veut pourtant plus des œuvres à la mode ancienne, et les compositeurs et les critiques de tout pays accourent en nombre aux belles expositions théâtrales qui ont lieu à Munich. Je ne crois pas que tous viennent ici avec une sympathie prononcée pour la rénovation wagnérienne; mais je n'en ai pas encore rencontré un seul que les chefs-d'œuvre du Jupiter de Bayreuth n'aient complètement bouleversé.

On juge mal à distance ces conceptions triomphantes, d'une audacieuse liberté, d'une formidable puissance dramatique, d'un souffle et d'une variété d'invention qui subjuguent. De près, les yeux se dessillent et les préjugés s'évanouissent. Une vérité impossible à méconnaître, c'est que Richard Wagner a montré quel intervalle sépare le théâtre du concert. A la place d'une action compliquée, distribuée en une multitude de petits morceaux sans logique et presque sans liaison, il a mis une action une et large, se développant largement dans le sens du drame, et il fait jaillir le pittoresque des propres entrailles du sujet. Sa musique est une musique exacte et sincère, qui traduit la vie. Nous sommes à Munich, en ce moment, quantité d'étrangers venus pour entendre les *Maîtres chanteurs*: des écrivains, des musiciens, voire un médecin et un avocat. Parmi nous, plusieurs accusaient à l'avance de singuliers tie-deux, ou, pour mieux parler, de vives inquiétudes.

Or, ceux là même se déclaraient vaincus après le premier acte et délaient d'enthousiasme à la fin de la soirée. Il n'y a pas à se tromper, l'avenir de la scène lyrique est tout entier dans la réforme wagnérienne. Selon qu'elle sera comprise et qu'elle s'adaptera aux divers tempéraments nationaux, cet avenir sera grand ou médiocre. Le maître a combiné des formes allemandes et dégagé un principe universel. Tant pis pour qui s'attache exclusivement aux formes, et ne profite point du principe de l'unité dramatique et lyrique.

Je n'écrirai pas une analyse détaillée des *Maîtres chanteurs*; je m'en tiendrai aujourd'hui à quelques mots caractéristiques. D'abord, rayez de vos papiers que cet opéra ressemble à aucun autre. Il est une création à part, à la fois joyeuse et tendre, rabelaisienne par l'expansion comique, shakésparienne par la chaleur du sentiment et le charme poétique. Les *Maîtres chanteurs* tiennent de l'opéra-comique et du grand-opéra, de la grande comédie-satirique et du drame bourgeois. D'une scène à l'autre, tout change; ceux qui se plaissent à étiqueter les œuvres sont fort embarrassés: tantôt l'on soupire, tantôt l'on sourit, tantôt l'on rit à pleine gorge. Ici le compositeur nous enlève aux plus hautes sommets de la rêverie; là il nous éblouit de l'éclat d'une fête populaire; ailleurs il batone les ridicules de si plaisante sorte que la gaieté s'allume et flambe de tous côtés.

Point de héros d'épopée ou de légende; l'action se déroule entre bons bourgeois de Nuremberg, au seizième siècle. Aucun intérêt héroïque n'est en jeu; il ne s'agit ni de Patrie, ni de Graal, ni de faits d'armes, ni de croyances; il n'est question que des amours du chevalier Walter et de la fille d'un orfèvre, et ce cadre étroit suffit à un musicien de génie pour concentrer tout un monde de sensations, de passions et d'idées.

M. Pasdeloup a souvent fait exécuter l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, mais j'avoue ne l'avoir comprise qu'hier soir, l'interprétation ayant été déplorable au cirque d'Hiver. Il faut voir avec quelle vigueur l'orchestre du Théâtre-Royal attaque la marche du début, ce motif si net, si incisif et si brillant, au contour tout classique, auquel vient s'enlacer ensuite un chant plus érotique, plus voluptueux et plus personnel. Ainsi est exposé symphoniquement le combat qui se livre sans cesse entre l'art de tradition et l'art spontané, éternelle bataille de l'idéal contre la routine, du génie contre les formules, qui va remplir tout le drame.

Des fanfares populaires, interjetées çà et là, s'enlèvent et viennent empanacher la péroraison de cette grandiose ouverture. Ce morceau sonne victorieusement en ses tutti et s'épandit, en ses intermèdes, en sonorités exquis. Il est interprété par les musiciens bavarois avec une précision qui fait grandement ressortir la

clarté des déductions et la qualité des idées. Quand donc obtiendrions-nous de nos virtuoses de l'orchestre qu'ils s'astreignent à répéter sérieusement, et qu'ils veuillent prêter aux maîtres le concours de leur bonne volonté, aussi précieux que celui de leur talent? L'organisation actuelle de l'orchestre de l'Opéra est peut-être un obstacle à la parfaite exécution des œuvres; tôt ou tard on sera contraint de modifier cette organisation dangereuse. Malheureusement, tout porte à croire qu'une telle réforme indispensable ne sera pas de longtemps entreprise.

La toile se lève sur l'intérieur de l'église Sainte-Catherine, à Nuremberg. A gauche s'approfondit la vaste nef ogivale, éclairée par des vitraux de couleur et peuplée de fidèles. On chante en ce moment, avec accompagnement d'orgue, le choral de la fête de la Saint-Jean, un grand choral à quatre voix, coupé à chaque verset par une ritournelle d'orchestre et d'une religieuse majesté. Nous sommes, nous, sous le porche aux murailles grises, enrichies de crédences gothiques et plaquées, par endroits, de bas-reliefs colorés et de pierres funéraires sculptés de portraits et d'évêques.

Que fait là le chevalier Walter, pendant que les chants sacrés roulent sous les voûtes et qu'il monte de l'orchestre des soupirs d'amour? La veille, on l'a présenté dans la maison de l'orfèvre Pogner, et il s'est épris d'Eva, la fille de l'orfèvre. C'est elle qu'il guette au passage. Et voilà que les orgues annoncent, par une marche grandiloque, la fin de la solennité. Tout le peuple défile, recueilli, et gagne la grande porte. Eva n'est point seule; sa gouvernante la suit à pas comptés. Soudain elle aperçoit Walter et elle se trouble: « J'ai oublié mon écharpe sur mon banc, » dit-elle à sa suivante. Alors, sur une musique délicieuse, le chevalier lui demande si elle est fiancée. — Fiancée, non! elle ne l'est pas; mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui emportera les suffrages des maîtres chanteurs.

Aujourd'hui même et dans cette église, aura lieu le concours de chant. Walter, à cette nouvelle, sent s'éveiller sa verve. Dieu l'entende! il obtiendra le prix.

Justement, on introduit les bandes des maîtres. Les apprentis dressent, en se jouant, la tribune du « marqueur de fautes » et le fauteuil des concurrents. Ici la musique devient sautillante, pleine de badinage et de joie légère. Les apprentis causent, s'égayent, se disputent même en manière de passe-temps. L'épisode est pétillant d'humour. Walter, tout à coup, s'adresse à l'apprenti David: « Apprends-moi, lui dit-il, les règles du chant magistral. — Comment le ferais-je? répart David. Il y a le ton vert, le ton jaune, le ton des roses, de la paille, du fenouil, le ton de l'étain anglais, le ton des aboyeurs, la manière des fleurs de haies, la manière des marjolaines, et une multitude d'autres manières et d'autres tons, qu'on ne retient qu'à la longue. » Wagner a imaginé pour cette réponse moqueuse un scherzo étincelant d'entrain et de malice. Mais rien ne décourage le chevalier et, dès que les maîtres sont réunis, il demande à concourir.

La-dessus s'engage une scène de comédie extraordinaire, dont le développement s'illuminé d'éblouissantes explosions lyriques. Les gardiens des sacramentelles routines admettent-ils le chevalier au concours? L'un d'eux, le greffier Beckmesser flaire un rival dans le nouveau venu. Il est laid, glabre, bedonnant, joufflu, grotesque et dénué de tout talent, mais bouffi de prétentions. Lui aussi aspire à la main de la belle Eva. Lorsque le maître Thersite ouvre la bouche, l'orchestre laisse échapper quelque gargouillement drôlatique, quelque éclat de rire des violons, quelque bouffonnerie des bassons, quelque facétie des cors en sourdine. Son œil rond perce malaisément le triple rempart de graisse de sa figure; une voix aigre sort de ses lèvres de prosaïque mascaron, et ce contour de paperasses présente, par excellence, le culte des traditions. C'est lui qui est chargé de marquer les fautes des concurrents; mais, à son avis, il convient d'écartier Walter.

Heureusement Hans Sachs, le cordonnier poète, le plus respecté des maîtres, ne partage point cette opinion, et sa voix prévaut dans le conseil. Aussitôt Walter est invité à s'asseoir et à chanter. Et il se livre à une improvisation sublime, à une ode incomparable à la gloire du printemps. Beckmesser se révolte avec son organe de crécelle: ce chant fourmille de fautes inqualifiables. Sachs est plus indulgent; le morceau est sans règles, mais non commun. Le vieux poète en aime la nouveauté, et il convie le chanteur à poursuivre. Au milieu du tumulte, le chevalier achève son hymne saisissant. A qui, de Beckmesser et de Sachs, les juges donneront-ils raison? On le devine: Walter est condamné d'avance. Les apprentis se moquent de plus belle de l'inconnu qui ne doutait de rien, et Sachs, profondément rêveur, hoche la tête, tandis que, lentement, le rideau s'abaisse et que les instruments font entendre une réminiscence voilée du chant inspiré de Walter.

Au second acte, la nuit descend sur la ville de Nuremberg. L'échoppe du cordonnier Hans Sachs se voit, à droite, ombragée de guirlandes de sureau, et la riche maison de Pogner se dresse tout en face, élevée sur un perron. Le regard plonge dans la rue tourante, et c'est un curieux fouillis de tours aiguës et de toits pointus qui se découpe sur le fond pâlisant du ciel. Les jeunes gens célèbrent par des chansons et des jeux la veille du grand jour de Saint-Jean. Le scherzo que j'ai déjà signalé se poursuit à travers cette scène jusqu'à l'arrivée de Sachs, qui vient s'asseoir, très méditatif, à son ouvrage. Cependant, il ne peut travailler. D'où vient cette langueur soudaine? Le chant de Walter l'occupe tout entier. Il a été troublé de tant de fièvre. Ici l'orchestre va répétant les thèmes du premier acte et brode de souvenirs les chansons capricieuses dont le cordonnier essaye de se distraire.

Peu à peu la nuit se fait, le ciel s'assombrit, des lumières s'allument à toutes les fenêtres. Voici qu'Eva rentre avec son père; mais, n'avez crainte, elle ressortira. Elle vient vers Sachs et, sous couleur de lui parler chaussure, elle s'informe, l'adorable rouée, du sort de celui qu'elle aime. Je ne sais pas de plus piquant et poétique dialogue, soutenu par une orchestration plus pénétrante, plus vigoureuse. C'est là de la musique, pour ainsi dire, éclairée de frissonnantes étoiles. Soudain, Walter paraît et un duo dra-

mour, tout enflammé de passion, commence. Les amoureux n'hésiteront pas: ils partiront ensemble; l'ombre est propice à leur évasion.

Mais ils ne sont pas seuls, en vérité. Quelqu'un qu'ils ne voient pas les surveille et les protège. C'est Sachs lui-même. A peine se sont-ils enlacés pour fuir qu'il projette sur eux sa lumière. Que feront-ils? Un tilleul énorme s'offre pour les dissimuler. Ils se cachent sous ses branches. Certes, il n'était que temps.

La musique reprend sa gaieté. A petits pas, Beckmesser s'avance, tout radieux d'un fol espoir, son luth sous le bras. Ne va-t-il pas, le plaisant maître, donner une sérénade à la fille de Pogner. Pour le coup, Sachs se promet de se divertir aux dépens du drôle. Beckmesser accorde son luth, qui rend des sons miraculeusement faux et bizarres. Wagner a confié la partie du luth à une harpe minuscule de la sonorité la plus réjouissante du monde.

Le cordonnier, sur ces entrefaites, a installé sa table en pleine rue, et il bat à coups redoublés une semelle neuve. Vous voyez d'ici la déconvenue de Beckmesser. Il veut reprendre, il veut continuer, son luth rend un son de plus en plus ridicule. Sachs, par surcroît, entonne un chant de sa façon. Le greffier s'obstine; la cacophonie est merveilleusement ingénieuse et d'une irrésistible fantaisie.

Tout le monde est aux fenêtres; les voisins furieux dévalent dans la rue avec des bâtons, et l'on rosse d'importance le ténébreux galant. Le théâtre s'encombre subitement de bourgeois et de femmes; le thème de la sérénade grotesque résonne de tous les côtés. C'est à coups de fugue qu'on instigé Beckmesser.

Les violons répètent le motif, les enivres s'en emparent, les voix le propagent, il va, il vient, il monte, il s'excite, il s'échauffe comme le bâton sur les épaules du greffier. Vous ne pouvez vous imaginer l'effet prodigieux de cette fugue enragée. C'est du Rabelais pur, mis en scène et traduit musicalement avec une verve indescriptible. On parle de comédie lyrique. Voilà, parbleu! la comédie lyrique réalisée dans toute son ampleur.

On ne sait, ma foi! ce qui adviendrait de l'homme à la sérénade par cette obscurité opaque, sans l'arrivée du veilleur de nuit. Mais à l'improviste résonne le cornet à bouquin de cet honorable gardien de la paix publique. Il a cru entendre du bruit, il accourt, et, naturellement, il ne trouve personne. La scène s'est vidée comme par enchantement. Le voici, très étonné de ce silence. Où donc avait-il la tête, tout à l'heure? Quels fantômes lui soufflaient aux oreilles des échos de bagarre? Donc il reprend sa marche lente, son falot à la main, en clamant son couvre-feu monotone: « Bourgeois, dormez tranquilles; gardez-vous des follets et des diables; louez Dieu, votre Seigneur! » La lune monte au ciel plus clair. Un calme profond règne sur la cité endormie, et l'orchestre susurre doucement les notes du chant de Walter, devenu un chant d'amour.

Je ne puis qu'indiquer, en glissant, les étonnantes scènes qui composent le tableau suivant. Le décor représente le logis de Hans Sachs. Le maître s'applique sur un gros livre, abîmé dans la méditation. Il est impossible que le chevalier n'ait point sa revanche. Son apprenti vient à lui, portant fleurs et rubans pour la fête de saint Jean qu'on va célébrer dans une heure, aux portes de Nuremberg. Avec l'apprenti recommence le scherzo des instruments, mais les basses révent toujours avec Hans Sachs. Tour à tour, entrent Walter, qui improvise un autre chant superbe, et la fille de Pogner, qui espère contre toute espérance.

Beckmesser n'est pas loin non plus. Il surprend sur la table de Sachs les vers du chevalier, et se les approprie pour les chanter en public en se les attribuant. Que de contrastes en tout ceci; Sachs garde sa bonne humeur saine, Walter rayonne de génie; Eva passe de la crainte à l'ivresse; Beckmesser, meurtri des suites de la scène nocturne, affiche de plus en plus son infatigable sottise. La scène du greffier surprenant et s'appropriant les vers de son rival est d'une ineffable drôlerie. Le quintette d'amour, où domine la voix des deux amants, est d'une élévation et d'une chaleur d'accent passionnantes.

Maintenant le décor change: nous assistons à la fête populaire. Les toits rouges de Nuremberg et les clochers de ses églises étincellent au grand soleil. Tout le peuple est là, qui crie, qui chante, qui danse. Ce ne sont que fanfares et que chants d'allégresse. Les trompettes répondent aux trompettes; les costumes chatoyent; on se réjouit à miracle. On valse au son des violons et des violoncelles et les *glockenspiele* ajoutent leur carillon à la voluptueuse mélodie. Quelle kermesse c'est là, ô braves Parisiens, et comme la mise en scène trop vantée de notre Académie nationale de musique semble pauvre et gormée auprès de cette furie supérieure et réglée! Je dirai quelque chose de la mise en scène en Allemagne très prochainement, en parlant des représentations modèles de l'*Egmont* de Goethe et du *Tannhauser*, qui ont lieu ces jours prochains. Les principales scènes de l'étranger ont délégué ici des comédiens ou des régisseurs pour étudier le maniement des masses. Seul, l'Opéra de Paris se tient à l'écart! N'est-ce pas au moins regrettable?

Sachs se présente avec les maîtres, aux sons de la marche de l'ouverture; on l'accueille en un chœur d'une franchise et d'une largeur puissantes. A l'instant commence le concours. Qui, le premier, tentera la fortune? Eh! pardieu, ce sera Beckmesser, et il chantera les vers de Walter sur l'air de sa sérénade comique, en s'accompagnant sur son luth à nul autre pareil. Et les pires éclatent. Et Walter, élevant la voix, n'a point de peine à rattacher à son génie toutes les admirations. La main d'Eva lui appartient; il a conquis sa bien-aimée; il a conquis la Mase.

Voilà ce qu'on entend et ce qu'on voit dans les *Maîtres chanteurs*. Le télégramme que j'ai expédié à l'issue de la représentation me dispense de dire que l'événement est traduit en perfection par les artistes allemands. Dans ma prochain lettre, j'insisterai sur la manière de jouer des comédiens de ce pays. Il est à souhaiter que les Français se persuadent que l'art n'est pas exclusivement cultivé à Paris, et qu'ils sachent profiter des enseignements de l'étranger. Si nous voulons dominer les autres, rendons-nous compte de ce qui se fait chez eux, et prenons soin des progrès qu'ils réalisent. Notre

suprématie, plus discutée, hélas! qu'on ne le croit, ne sera hors de cause qu'au prix de grands efforts.

FOURCAUD.

A TRAVERS LA PRESSE

Nous disions hier qu'un symptôme caractéristique et alarmant de la fête du 14 juillet a été la promiscuité entre l'armée et les vainqueurs de la Bastille, défilant la *Marseillaise*.

Naturellement, cette promiscuité a motivé, de la part des chefs, des rigueurs salutaires. Le *Phare de la Loire* a publié l'ordre suivant:

Par ordre de M. l'intendant militaire du 11^e corps d'armée, tous les hommes de la 11^e section de commis et ouvriers militaires d'administration dont les noms sont indiqués ci-après (quatre-vingt soldats et caporaux) seront, jusqu'à nouvel ordre, consignés à la caserne et, sans préjudice des peines disciplinaires qu'ils auront à subir, suivant leur degré de culpabilité, tous seront punis pendant un mois par la privation du port du sabre. L'intendant militaire regrette que le règlement n'ait pas prévu la punition du port de l'uniforme, car ils sont indignés de le porter ceux qui, oubliant qu'ils sont militaires, se conduisent comme s'ils étaient en blouse; ils devront, désormais, être vêtus de leurs bourgeois d'ouvriers, ceux qui résisteront leur habit de soldat en faisant des manifestations commes celle qui a eu lieu hier, à Nantes, où l'ordre n'a été troublé que par les ouvriers militaires d'administration, alors qu'ils devraient, au contraire, donner l'exemple de la bonne tenue et de la discipline.

L'intendant militaire du 11^e corps voulait évidemment dire que les soldats qu'il flétrit justement, se sont comportés comme des voyous; mais il a eu le tort de dire qu'ils se conduisaient comme s'ils étaient en blouse, car la blouse peut être l'uniforme de parfaits citoyens. L'expression a trahi sa pensée. Il n'en faut pas davantage aux organes radicaux pour demander sa révocation. Naturellement.

Revenons à notre *Intransigeant*, qui nous amuse, et à Henri Rochefort, dans les articles duquel il y a toujours quelque chose de curieux à découvrir. Il s'agit de la décision nouvelle de M. Grévy, ne voulant pas laisser M. Gambetta aller tout seul à Cherbourg.

Mais cette tentative de révolte du président de la République contre le président de la Chambre risquée d'enseignements. Ce n'est pas seulement, paraît-il, dans les bureaux de l'*Intransigeant* que les dangers d'une dictature semblent menaçants, c'est aussi dans les salons de l'Elysée.

Camille Desmoulins disait de Saint-Just qu'il portait sa tête comme un Saint-Sacrement. M. Gambetta a trouvé moyen de se pencher sur cette hypérbole. Le Saint-Sacrement, c'est lui qui en tient lieu; et quand la petite fille tricolore lui a débité l'autre jour, à Belleville, cette phrase eucharistique: — Laissez venir à vous les petites républicaines.

Ce Christ engraisé, dont le calvaire n'a eu d'autres stations que celle de Ville-d'Avray, aurait pu légitimement lui répondre:

— Mais comment donc, ma chère enfant, je laisserai venir à moi tout ce que vous voudrez, les ministres, les amiraux, l'armée, la magistrature, le cadavre de Cherbourg, tous les grands et tous les petits corps de l'Etat. C'est là-dessus que M. Grévy, justement froissé dans son amour-propre de chef dudit Etat, pousse cette exclamation:

— Eh bien! et moi?

A quoi M. Gambetta répond, en Christ bien élevé:

— Tiens! c'est vrai! Le diable m'emporte si je ne rappellais que vous êtes un monde! Cet oubli total du premier magistrat du pays que les municipalités des grandes villes remplacent naïvement, dans les cérémonies nationales, par un simple député, corrobore de la façon la plus flagrante l'opinion que nous professons depuis longtemps sur l'inutilité d'une présidence de la République, qui est pour tout le monde et notamment pour les contribuables une charge inutile, à moins qu'elle ne soit éminemment dangereuse.

Une souscription avait été recueillie pour offrir à Mgr le comte de Chamhard un objet d'art commémoratif de la Saint-Henri. Le noble exilé a chargé M. de Vanssay d'exprimer son désir que les fonds recueillis soient versés à la souscription populaire des Frères. Voici comment s'exprime M. de Vanssay:

A votre place, le 15 juillet prochain, j'irais droit rue Oudinot, je demanderais à parler au frère Irlande, et, lorsque je serais avec lui en tête-à-tête, entre les quatre murailles blanches de cette cellule du frère Philippe, illustrée par le pinceau d'Horace Vernet, je lui dirais: Monsieur le supérieur, nous avons résolu de fêter modestement entre nous la fête de notre roi Henri; puis, des milliers d'artisans, d'ouvriers, de travailleurs, élevés de ces ignorants qu'on poursuit et qu'on chasse ont voulu s'associer à notre œuvre. Leur généreuse obole nous est arrivée en telle abondance, que nous aurons pu composer ces rouleaux d'or, qui vous aideront à élever les fils comme vous avez élevé leurs pères; après avoir bien cherché, nous n'avons rien trouvé de mieux pour notre Saint-Henri.

Je trouve dans le *Soir* une note à laquelle le *Gaulois* ne peut qu'applaudir:

Depuis quelques semaines on entend parler, de divers côtés, d'une recrudescence des persécutions contre les israélites.

Une dépêche que nous recevons aujourd'hui annonce que le gouverneur d'Entifa, près de Maroc, a fait mourir sous le bâton un israélite de cette ville, nommé Jacob Daham, dont le crime était d'avoir employé, comme domestique, une femme maure, qu'il avait nourrie par charité pendant la famine qui vient de sévir au Maroc.

Ces barbaries ne sont pas de notre temps et elles soulèvent une indignation universelle. N'appartiendrait-il pas aux nations civilisées qui sont en mesure d'exercer quelque influence dans ces contrées arriérées, de prendre en main la cause de ces opprimés? Grâce à Dieu, nous ne vivons plus à une époque où l'on puisse impunément assommer un homme parce qu'il professe une religion différente de celle de la majorité.

Le *Sport* nous révèle un nouvel art, l'art dentaire pour chevaux.

Un nouveau personnage vient de faire son apparition dans le monde du turf français et d'y apporter un élément nouveau. M. Loffler, qui a passé, ces jours derniers, plusieurs semaines à Chantilly, a vivement intéressé les entraîneurs. Sa profession est curieuse: il est dentiste pour chevaux.

Examinez la bouche de cent poulains, dit le praticien, et vous ne trouverez pas dix mâchoires correctes. Et l'influence de la dentition n'est pas moins grande sur la santé du cheval que sur la santé de l'homme! Tel animal a des dents pointues comme des aiguilles qui lui entrent dans les gencives et l'empêchent de manger son avoine; tel autre souffre d'une dent mal rangée, qui lui fait mal placer la tête.

M. Loffler visitait l'autre jour les écuries de M. Delamarre, il voit le poulain Viveur et examine la bouche.

— Tiens! dit-il, il a une dent qui le fait souffrir; il doit pencher la tête à droite en galopant.